

Epreuve : 109 Matière : SCST Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Dire, est-ce autre chose que vouloir dire ?

Dire quelque chose, c'est le proférer, l'exprimer oralement, à travers un acte de parole. Tout dire est puisé dans la concrétude, la matérialité de la voix - sa tonalité, ses machulations -, du geste : c'est un phénomène du langage humain, incarné dans un sujet parlant. Dans cette mesure, le dire renvoie à la sous-discipline de la linguistique qu'est la pragmatique, qui étudie le langage en tant qu'il est parole, essentiellement associée aux conditions de sa profération, de son expression. Dire, c'est donc faire acte de parole et, plus largement, de langage : les problèmes qu'il soulève sont ainsi ceux de cette faculté proprement humaine qu'est le langage, dans sa dimension parolée d'abord incarnée - voix, gestes avec nous mentionnés, mais l'on pourrait sans doute moins infortunément cette, se concentrer simplement sur cette part de matérialité qu'apporte déjà la pluralité des mots, des phrases qui les articulent. Or l'homme est un être de raison, capable de volonté, c'est-à-dire de décider conformément à la représentation d'une certaine fin. L'exercice du langage, en tant qu'acte de l'individu, du sujet parlant, présuppose à sa source une telle volonté : si l'on dit quelque chose, c'est, en tant qu'on agit, et dans la mesure où l'on est actif, que l'on veut quelque chose, que l'on est à la poursuite d'une fin qui justifie un tel acte. Est-ce que l'on veut dire quelque chose ? Autrement dit : signifions-nous signifier quelque chose, notre intention est-elle signifiante, ou autre au contraire ? Dire un quelque-est-il toujours de vouloir transmettre un message, un sens ? ..1.1.8..

Et n'y a-t-il pas de dire qui, quoique acte de parole, est néanmoins essentiellement passif ? qui suppose, pour sa profération, un état de passivité du sujet ? Vouloir dire est d'ordre psychologique, se place sur le plan de l'intériorité du sujet ; au contraire, dire participe de l'extériorité, est de l'ordre des faits. Il y a entre ces deux plans une hétérogénéité certaine, qui légitime la question sur laquelle nous sommes invités à réfléchir : Dire, est-ce autre chose que vouloir dire ? Que dire, à la mesure de son activité, ne suppose un vouloir pour le déterminer, n'entraîne pas nécessairement la coïncidence du dire et de l'objet du vouloir-dire. L'articulation des plans de l'intention et de son effectuation va toujours avec la possibilité d'une trahison, de sorte que nous devons penser le dire dans sa spécificité. En quoi le phénomène du dire manifeste-t-il notre condition humaine dans sa singularité : à la fois rationnelle et incarnée ? Nous verrons dans un premier temps que dire implique généralement d'articuler un sens, et donc un vouloir-dire. Puis nous montrerons que dire ne va pas toujours avec un vouloir-dire, ni même avec un vouloir. Enfin, nous articulerons dire et vouloir-dire, dans le respect de leur différence, constitutive de notre nature humaine.

* *

*

Dire est un phénomène du langage, de son exercice incarné dans une extériorité. Or le langage est une faculté proprement humaine : seul l'homme en est doté. Tel est l'enseignement du passage aristotélicien bien connu des Politiques, I, 2 : alors que les animaux ne disposent que de la voix (phônè), l'homme est capable de langage, dont le logos, rationnel, vient mettre en forme la matière de la phônè. C'est en tant qu'il est un être rationnel que l'homme est doté du langage, à travers lequel il est en

mesure et exprimer l'avantageux et le nuisible, le bon et le mauvais. A la racine du dire humain, il y a donc un fond rationnel, soit une intention significative. Si l'homme dit quelque chose, il a voulu le dire, lui donnant une forme articulée, rationnellement agencée. Que le langage - et donc le dire - soit le propre de l'homme se retrouve chez Descartes, dans son Discours de la méthode : tel est rien de mieux ultime qui garantit le passage entre l'animal et l'humain. Descartes insiste sur l'exceptionnalité du langage humain, donc d'une puissance infinie d'intention. Le propre de l'acte de langage est en effet son infinie capacité à articuler du sens : alors que l'animal se trouve réduit au mécanisme de la répétition - pensons au psittacisme -, l'homme sait répondre à des situations toujours différentes, spontanément et adéquatement. Le langage est ainsi une faculté rationnelle, qui se caractérise par la mise en oeuvre, à l'infini, d'une articulation du sens. Dire quelque chose, en tant qu'être rationnel, actif, c'est faire acte de parole, donc de langage - rappelons, selon la distinction, topique, mise en place par Saussure, que la parole est l'un des deux aspects du langage avec la langue. Or le langage met essentiellement en jeu l'articulation rationnelle d'un sens, donc une intention significative, un vouloir dire. En tant qu'il est la profération, l'expression d'un sujet rationnel, le dire suppose le vouloir-dire, tout incarné que soit le sujet en question.

Cette implication est par ailleurs rendue manifeste par la possibilité même d'une trahison entre le vouloir-dire et le dire que nous évoquions en introduction, comme symptomatique des difficultés soulevées par le passage du vouloir à l'agir, de l'intention à l'effectivité de l'acte. Car si dire, c'est être inmanquablement en-algè de ce que l'on voudrait dire, alors c'est rien que tout dire, en tant qu'il est recherche active et réfléchie d'une juste expression, du "mot juste", implique un vouloir-dire. Qui ne cherche pas ses mots, ne se reprend, ne revient sur son "dire" pour "coller au plus près" de son "vouloir-dire" ? Qui ne connaît la frustration de l'expression qui se fâche de la forme qui paraît si tenue face à la force de ce qu'elle doit exprimer, de mots toujours trop pauvres

pour la recherche des idées ? Dans "L'Intuition philosophique", Bergson affirme que tout philosophe n'a jamais eu qu'une seule intuition, d'une simplicité telle que son œuvre entière n'est que la tentative indéfiniment poursuivie de rejoindre cette simplicité première à travers la matérialité, la multiplicité des mots du langage. Son dire - même s'il n'est pas question ici de prophétie, mais, comme indiqué en introduction, il y a bien un "dire" de l'Être, dont la part incarnée est cette matérialité des mots - est constamment en - deça de son vouloir-dire, qui, de fait, il implique. Ou plutôt : il y a d'une part ce qu'il veut dire, d'autre part ce qu'il dit, toujours inadéquats, de sorte que son dire n'est jamais que vouloir-dire, en se faisant sur son objet, sur ce qu'il désire, profondément, dire mais qu'il ne peut dire faute d'expression. Tel est le problème que posent l'ineffable, l'indicible, : dont le dire ne saurait être à la mesure. Les traditions dites "apophatiques" le montrent bien : pour parler du Premier, pour dire le principe, aucune parole n'est satisfaisante. Ainsi Platon, dans le traité 9 des Timées, insiste une certaine fois sur l'impossibilité constante où nous sommes à parler de l'Un, "puissance de toute chose" : nous voulons dire les choses de lui, mais ne pouvons, car ce serait trahir sa nature dans son infinie simplicité. Aussi ne pouvons-nous rien dire de l'Un en tant que tel, nous sommes réduits à exprimer notre rapport, notre relation à lui. Le vouloir-dire commande donc un dire qui, fondamentalement, ne dit rien de l'Un, et n'est jamais que poursuite de sa nature insensée, indéfini qui est, par conséquent et essentiellement, vouloir-dire.

Cette trahison du vouloir-dire par l'expression stérile, si elle tend à rabattre le dire sur un vouloir-dire - puisqu'on manque l'objet du vouloir, le dire en reste au-delà de son signifier, en se faisant sur le sens lui-même - nous fait également accéder à la spécificité du phénomène qu'est le dire, responsable de son échec à signifier adéquatement : matérialité, multiplicité des mots, ... le dire est incarné. En quoi cela l'affranchit-il de l'intention signifiante que l'on a une à sa source ?

* * *

Epreuve : 109 Matière : 3257 Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Dire, en effet, représente de manière caractéristique un acte de langage. Telle est la théorie développée par Austin, dans un ouvrage qui a fait date, où le dire rejoint le faire. Un acte de langage (speech act) accomplit quelque chose, a une efficacité dans le monde, par le fait même de sa prononciation : il est performatif. Ainsi de l'ami qui vous dit "je te pardonne", où le pardon est octroyé par le fait même d'avoir été prononcé dans une parole, ou encore de la promesse échangée "je te promets", mais également du marié qui unit les époux "je vous marie". A la source de tels actes, pour les déterminer, l'on trouve, naturellement, une volonté, mais qui n'est pas vouloir-dire, mais plutôt vouloir-faire. Quand dire, c'est faire montre ainsi que dire n'est pas la même chose que vouloir-dire, puisqu'on peut dire pour agir, sur le monde, sur les autres, transformer l'indifférence qui nous fait face. L'acte de langage s'épuise dans son dire, il est faire. Bien sûr, le dire peut encore trahir la volonté d'agir qui le détermine, dans l'éventualité où, par exemple, les circonstances invalident l'acte - n'importe qui ne peut marier deux individus en prononçant "je vous marie", mais seulement le marié - : dans ce cas, pour reprendre le vocabulaire d'Austin, l'acte est dit "malheureux" (unsuccessful). Mais si persiste la possibilité d'un décrochage qui sépare le dire à un vouloir-faire, il n'en reste pas moins que nous avons mis ainsi en évidence l'indépendance du dire vis-à-vis du vouloir-dire, selon certaines configurations particulières.

Un autre cas de figure affranchit le dire du vouloir-dire, là où le "vouloir" lui-même - après le

"dire" - et tenu en cause. L'on connaît en effet des phénomènes dans l'expérience, où la parole du sujet ne répond plus à aucune détermination par la volonté. Ainsi des paroles dites "inspirées", proférées sous l'influence de l'enthousiasme - au sens étymologique du terme, qui suppose une possession par le dieu -, ou, plus largement, de la folie. L'histoire nous offre ici l'exemple emblématique de l'oracle d'Apollon à Delphes, dont la parole, si elle est sensée, lui est néanmoins incompréhensible à lui-même, voilée d'un mystère que les hommes ne peuvent percer. Cassandre, prophète de mauvais augure, voulait-elle dire, en toute lucidité ? ne répondait-elle plutôt à une intention de sens qui lui venait d'ailleurs ? Enfin, certaines paroles proférées par les hommes sont purement et simplement insensées, sans qu'il faille même chercher à percer le mystère d'une intention divine. Que dire, par exemple, de l'écriture automatique mise en œuvre par les surréalistes ? Ainsi, le sujet parlant ne veut plus dire quoi que ce soit, quoiqu'il dise quelque chose - et l'on entend ici toujours le vouloir-dire au sens d'une intention signifiante et non pas comme désir ou de parler, de dire, quoiqu'on dise.

Revenons dans sa spécificité, le dire montre donc son indépendance à l'égard du vouloir-dire. Toutefois, hormis cas d'extrême pauvreté - mais que l'on pourrait eux-mêmes relativiser - subsiste un vouloir, une intention à la racine de l'acte incarné. Le dire motrice, constitutivement, les deux plans du vouloir et de l'agir, du désir et de l'effectuation. Cette dualité de plans n'est-elle pas caractéristique de notre condition existentielle, d'être et spirituel et incarné ? En quoi le dire la manifeste-t-elle ?

* *

*

Dire représente, essentiellement, un phénomène de l'existence humaine : rationnels, nous voulons dire ; incarnés, nous disons. Aussi dire n'est pas vouloir-dire, dans une coïncidence sans reste, mais quelque chose de plus riche. S'il n'était que vouloir-dire, le vouloir devrait être pur, clair absolument dans son intention de signifier. Mais le décrochage du vouloir à son acte n'ouvre-t-il pas à d'autres possibilités ? Le sujet parlant ne peut-il jouer de cette opacité du dire, de cet écart insurmontable avec l'objet du vouloir-dire ? N'y a-t-il pas une ambiguïté intrinsèque du langage, dont il faut apprécier la richesse ? Telle est la pensée que développe Merleau-Ponty dans "le langage indirect et la voix du silence", à partir de la conception saussurienne d'une fonction sémiotique du signe. Le signe en effet n'est pas pur renvoi à la pensée, à un objet intelligible, dans une immédiateté stérile. Bien au contraire, il signifie son fond de tous les autres signes, à travers ses rapports à eux, pris comme il est dans l'immense "tissu du parler". La parole, le dire dans sa dimension d'acte expressif, ne s'abolit pas en tant que tel, comme l'indication qui s'efface dans son renvoi au contenu de sens qu'elle indique. Le dire a sa richesse propre, il ne se réduit pas au vouloir-dire.

C'est cette ambiguïté constitutive du dire, par laquelle il s'affranchit de la netteté d'un vouloir-dire, qui entraîne une profusion du sens, à rebours de toute menace de confusion. Face à un dire essentiellement ambigu, entourant la multiplicité des vouloir-dire, l'homme ne peut qu'interpréter ; et cette possibilité toujours ouverte de l'interprétation est source d'une évidente richesse. Pour Heidegger, au livre V du Gai Savoir, le suspensivisme, qui de tout fait une interprétation, est l'assurance d'un monde "redevenu infini". Dire, c'est ouvrir à l'infini, par le jeu des mots, de la parole incarnée. La discipline herméneutique en est la preuve. Il ne s'agit pas de voir l'intention signifiante qui précède à la parole, mais de rendre sensible à la richesse du dire qui fait l'envers de sa faiblesse, et à l'horizon qu'elle nous ouvre. Parce qu'incarné, le dire rejournant un

vouloir - dire toujours insatisfait, mais parce qu'incarné il transcende tout aussi bien ce vouloir - dire, l'ouvrant ainsi à la pluralité. Dite de telle ou telle façon, avec une certaine inflexion de voix, accompagnée d'un certain geste, une parole donnée sera susceptible d'une pluralité d'interprétations de vouloir dire telle chose, ou bien telle autre, ou encore telle autre !

* *

*

Dire n'est donc pas vouloir dire, ou, plus précisément, n'est pas que vouloir dire. Certes, l'expression rationnelle suppose l'articulation d'un sens, et, dans cette mesure une intention significative. Mais, on l'a vu, certaines formes expressives visent d'abord un acte et sont ainsi performatives. D'autres sont essentiellement passives - nous aurions pu, dans notre seconde partie, faire mention des lapsus, qui ne disent pas ce que le sujet parlant voulait dire, soumis qu'il est aux forces de son inconscient. Finalement, le dire est certes toujours en deça de ce que le sujet cherche à dire, de sorte que dire rejoint vouloir dire - le lord Chandos d'Hoffmann-Stahl, parce qu'il ne peut dire ce qu'il veut dire, réalise son désir de signifier l'état mystique dans lequel le plongent les choses, renonce ainsi à dire, car ce ne serait jamais que vouloir dire pour lui, et il n'a plus la force de ce vouloir (et il y a force, ou fait être, c'est bien qu'il y a vouloir). Mais si dire est en deça de l'objet du vouloir dire, c'est aussi qu'il est au-delà, manifestant ainsi le dépassement de la condition incarnée. Le dire ouvre à l'ambiguïté, à la profusion du sens, à la pluralité des interprétations, à la méditation, soit, finalement, à un approfondissement du vouloir dire lui-même.